HAL
open science

Frédéric Bordage, Tendre vers la sobriété numérique

Cécile Dolbeau-Bandin

To cite this version:

Cécile Dolbeau-Bandin. Frédéric Bordage, Tendre vers la sobriété numérique. Questions de communication, 2023, 42, pp.534-536. 10.4000/questionsdecommunication.30565 . hal-04027378

HAL Id: hal-04027378

https://normandie-univ.hal.science/hal-04027378

Submitted on 7 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

questions de communication

Questions de communication

42 | 2022
Explorations, nouvelles frontières ?

Frédéric BORDAGE, *Tendre vers la sobriété numérique*

Paris, Actes Sud, coll. Je passe à l'acte, 2021, 64 pages

Cécile Dolbeau-Bandin

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/30565
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.30565
ISSN : 2259-8901

Éditeur
Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2022
Pagination : 534-536
ISSN : 1633-5961

Référence électronique
Cécile Dolbeau-Bandin, « Frédéric BORDAGE, *Tendre vers la sobriété numérique* », *Questions de communication* [En ligne], 42 | 2022, mis en ligne le 01 février 2023, consulté le 18 octobre 2023. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/30565 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.30565

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

au profit de solutions alternatives, de recherche de mobilités intermodales et covoiturées. Les PDU de la mobilité et de la connexion – plans de déplacements urbains – changent notre échelle du quotidien. Les exécutifs régionaux sont en première ligne pour traiter de l'étalement urbain (p. 109). Enfin, la cohésion doit passer par une bonne couverture numérique – THD (très haut débit) – qui insère dans le gros village global prédit par Marshall McLuhan. L'architecture fibrée en cours d'aboutissement concrétise cette utopie qui a démultiplié les usages du portable, des tablettes, des drones, etc.

Les trois derniers chapitres envisagent des projections territoriales traitées dans des échelles emboîtées (multiscalaires). Les auteurs énoncent l'urgence à sortir des ruralités résignées de leur asthénie. Désormais, des opérations de communication visent à positiver notre regard porté sur les campagnes. À ce propos fusent des slogans : « Essayer la Nièvre » (p. 125), « Je vois la vie en Vosges », etc. Les campagnes doivent en finir ou faire évoluer les logiques redistributives verticales, les compétitions mal mises en réseau. En réduisant de 42 % le nombre des EPCI, l'application de la loi NOTRe a changé nos cartes administratives. Elles se sont rapprochées des échelles des bassins de vie. Cette simplification génère des interrogations : la taille des EPCI, la rupture avec deux siècles d'histoire administrative, enfin la réduction des services décentralisés de proximité – gendarmerie, Trésor public, Poste, collège, etc. Les contrats de ruralité sont inventés pour être de nouveaux moyens afin d'accompagner, guider autour d'un agenda rural qui encourage les initiatives endogènes, les circuits de productions courts, voire la politique de l'assiette dans les paysages. L'effort est également à porter sur l'augmentation du nombre des nouvelles communes.

L'organisation en réseau accorde une place considérable aux régions et au fonctionnement des Sraddet. Ces grandes régions doivent devenir des espaces fonctionnels de programmation pour la perception des fonds européens. Elles exercent un rôle charnière dans la gouvernance territoriale multiniveaux. Elles doivent être l'échelon décisif de cohésion des territoires (p. 137). Le constat avancé reste que la décentralisation « n'est pas un jardin à la française » (p. 139). Dans cette redistribution des compétences et des pouvoirs, les départements demeurent sur la défensive, recentrés sur la politique sociale et scolaire. L'actuel fonctionnement régional s'articule autour de deux couples, communes-départements d'une part, intercommunalités et métropoles-régions d'autre part. Au-dessus, il y a l'Europe, les décisions prises à Bruxelles, avec pour étapes majeures la naissance de la politique régionale européenne (1975) puis l'Acte unique européen (1986), enfin l'essor des coopérations transfrontalières à la fois riches et asymétriques.

Pour conclure, ce petit livre est plein de promesses et d'érudition pour qui souhaite actualiser ses connaissances sur nos sociétés d'archipels. Il est à conseiller à tous ceux qui, déjà initiés aux questions d'aménagement, veulent réfléchir à l'avenir des territoires déconcentrés à faire prospérer mais également à ménager pour les transmettre. En France, l'intelligence territoriale doit se réinventer dans les opérations transversales, contractuelles, démocratiques, portées par les réciprocités. Pour atteindre cet objectif, notre pays a la chance de disposer de l'ADN de la diversité (p. 160).

Jean-Pierre Husson
Université de Lorraine, Loterr
F-54000 Nancy, France
husson18@univ-lorraine.fr

Frédéric Bordage, *Tendre vers la sobriété numérique*
Paris, Actes Sud, coll. Je passe à l'acte, 2021, 64 pages

L'ouvrage de Frédéric Bordage porte sur la sobriété numérique, sujet peu connu en France. Cet auteur est un spécialiste du numérique responsable et l'un des pionniers de la sobriété numérique en France. En 2004, il fonde la communauté GreenIT.fr consacrée à l'informatique durable et responsable qui respecte à la fois le vivant et la planète. GreenIT.fr promeut une sobriété numérique dans laquelle il serait possible de produire moins d'équipements et de fabriquer des équipements plus durables et moins énergivores. Cet ouvrage comporte des illustrations réalisées par Marie Morelle qui est dessinatrice de presse et illustratrice.

F. Bordage propose un guide assez bref afin de réduire l'empreinte numérique et tendre vers une sobriété numérique au quotidien. Il souligne que le numérique comporte des opportunités – transmission de connaissances, communication instantanée… – et des risques sanitaires, sociétaux, environnementaux. Ce rapide cadrage permet de prendre du recul vis-à-vis du numérique et incite à l'utiliser avec modération. L'ouvrage est découpé en six parties : « pourquoi », « s'entourer », « s'équiper », « se lancer », « tenir bon » et « et après ». Dans chaque partie, F. Bordage essaie d'apporter un éclairage factuel et de donner

des conseils afin de soutenir le lecteur vers cette sobriété numérique individuelle et collective.

Tout d'abord, l'auteur rappelle que cet univers numérique n'est pas immatériel et qu'il est en pleine expansion : « Sa taille sera multipliée par 5 entre 2010 et 2025 » (p. 9). Il est constitué de 36 milliards d'appareils – ordinateurs portables, etc. – qui pèsent 225 millions de tonnes (p. 7). Cet univers numérique nécessite aussi de l'énergie et de la matière qui posent un problème en raison de la prochaine « raréfaction brutale de la ressource numérique » ou « *big crunch* numérique » (p. 9). C'est une ressource finie et non renouvelable qui s'épuise rapidement. L'extraction des matériaux (or, lithium, cuivre) et la consommation d'eau et d'électricité ont aussi des conséquences pour la Terre et les populations locales – travail des enfants notamment. Dans trente ans, cette ressource sera épuisée. F. Bordage souligne que la pression commerciale des fournisseurs de contenus et des médias sociaux rend les consommateurs trop dépendants à ces outils.

Après cet éclairage chiffré, F. Bordage propose trois pistes afin de préserver la santé mentale et physique et surtout l'environnement : concevoir moins d'équipements, supprimer l'obsolescence programmée des appareils et que leur usage soit utile aux individus et à la société. Il s'appuie sur l'exemple d'organisations collectives comme GreenIT.fr et Halte à l'obsolescence programmée (HOP) qui apportent des avis et recommandations fiables tendant vers ce processus de sobriété numérique. Ensuite, F. Bordage conseille de se défaire du superflu, en s'interrogeant sur la nécessité de posséder tel ou tel objet numérique, de mutualiser ses équipements – prêts entre voisins… –, de donner une seconde vie aux équipements, de se diriger vers des objets reconditionnés (équipement d'occasion vérifié, nettoyé, désinfecté, remis en état et réinstallé normalement par un professionnel) et de les conserver le plus longtemps possible. En cas de panne, on peut déposer son appareil à un point de collecte identifié *via* le site collectons.org.

Enfin, F. Bordage encourage à « se lancer » (p. 37) en réduisant l'empreinte numérique quotidienne et à long terme. Pour cela, il est et sera nécessaire de prendre soin des appareils, d'éteindre la *box* dès un non-usage, de limiter l'usage du *cloud*, de privilégier une connexion filaire et la TNT – télévision numérique terrestre – pour regarder la télévision. Ce sont des solutions *low-tech* qui peuvent aussi réduire la charge cognitive. F. Bordage rappelle l'usage d'une carte routière pour s'orienter dans un nouvel environnement géographique ou de trier les 200 dernières photos et n'en retenir que 15 pour les médias sociaux. Seulement, il s'inquiète avec le déploiement de la 5G – cinquième génération de téléphonie mobile – qui va malheureusement inciter à renouveler des équipements en bon état de marche.

Pour F. Bordage, il est important d'apprendre à se déconnecter. Pour cela, il conseille de réaménager son temps d'exposition aux écrans en installant des plages horaires pour consulter les courriels, de désinstaller tous les logiciels et applications inutiles, de ne pas répondre à tous les messages – courriels, SMS… –, de réduire les affiliations aux médias sociaux et les abonnements aux lettres d'information… Pour lui, cette sobriété numérique s'accompagnerait aussi d'une certaine sérénité. Il est et sera important d'informer et de sensibiliser l'entourage personnel et professionnel à cette nouvelle démarche. Ces phases de déconnexion réduiront la charge mentale des utilisateurs et l'entretien régulier des appareils allongera leur durée de vie. F. Bordage compare cette démarche à la réglementation de la publicité en faveur de l'alcool : faire usage au quotidien de modération numérique !

Pour conclure, F. Bordage insiste sur le fait qu'il faut associer la *low-tech* et la *high-tech* pour se diriger vers la *slow tech*, c'est-à-dire utiliser le numérique avec modération et discernement. F. Bordage souligne que cette sobriété numérique dépasse les intérêts individuels des consommateurs. Mais cela ne suffira pas, il est et sera nécessaire que des associations soutiennent les consommateurs et que les pouvoirs publics agissent aussi dans ce sens.

Ce livre est une référence sur la sobriété numérique. On comprend mieux qu'on s'égare en se concentrant principalement ou trop sur les usages, alors que l'empreinte numérique est ailleurs : posséder un appareil (fabrication, transports et déchets). Il est à souligner que le Parlement français a adopté, le 2 novembre 2021, la loi n° 2021-1485 du 15 novembre 2021 visant à réduire l'empreinte environnementale du numérique en France. Un des volets de cette loi prévoit « une formation à la sobriété numérique dès le plus jeune âge à l'école ainsi qu'à l'entrée à l'université à partir de la rentrée 2022 ». Ce volet sur l'éducation et la formation n'est pas abordé dans cet ouvrage : les enfants, les adolescents et les post-adolescents ont besoin d'être formés, informés et guidés aux écrans et par conséquent à la sobriété numérique. Il en est de même pour l'expression de pollution numérique

qui n'est pas énoncée voire formulée. Une autre question qui aurait pu être plus développée : c'est le cas des centres de données ou les infrastructures des *data centers* qui ont un niveau élevé de consommation d'énergie et représentent une réelle menace pour l'environnement.

F. Bordage affirme que « le numérique est une drogue dure » (p. 6), « nous sommes drogués aux octets » (p. 15), « à ces effets addictifs s'ajoute l'accroissement de la charge cognitive » (p. 16), « nous sommes proches de l'*overdose* » (p. 16), « il est urgent de freiner et se désintoxiquer » (p. 17) et « le numérique en tant que tel n'est pas addictif. Ce sont les interactions qu'il permet qui le sont » (p. 47). Seulement, ces propos généraux manquent de modération et ne reposent sur aucune étude scientifique. Il est à rappeler que l'OMS – Organisation mondiale de la santé – reconnaît depuis 2018 une seule forme d'addiction liée au numérique : c'est le *gaming disorder* ou « trouble du jeu vidéo » qui repose sur une grille d'évaluation bien précise. Les termes de toxicomanie, d'addiction, de dépendance psychologique individuelle restent controversés pour évoquer certaines pratiques numériques. Il aurait été préférable que F. Bordage s'appuie sur l'économie de l'attention portée principalement par les plateformes numériques américaines et chinoises pour faire référence à cette hyperconnexion quotidienne.

Cécile Dolbeau-Bandin
Université de Caen Normandie, Cerrev, IERHR,
F-14000 Caen, France
cecile.dolbeau@unicaen.fr

Isabelle Chesneau (dir.), *La Ville mot à mot*
Marseille, Éd. Parenthèses, coll. Eupalinos, 2021, 224 pages

L'ouvrage collectif dirigé par Isabelle Chesneau s'ancre dans un champ de recherches riche, celui des études urbaines. À travers des études portant sur des domaines variés – les politiques de logement, le marketing urbain, les projets d'aménagement urbain tels que le tramway ou le Grand Paris Express, etc. –, les auteurs examinent la manière dont la relation essentielle entre production des formes urbaines et langage évolue dans le cadre des pratiques actuelles de projet, dans une perspective à la fois historique et géographique. L'ouvrage prolonge ainsi les travaux initiés par Yankel Fijalkow (*Dire la ville c'est faire la ville*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017), Olivier Ratouis et Dominique Desmarchelier (*La Ville entre dire et faire*, Lyon, ENS Éd., 2003) ou encore Michel Lussault (« L'espace pris aux mots », *Le Débat*, 92, 1996, p. 99-110), en prenant pour objet central la question des récits urbains comme catalyseurs de pratiques professionnelles et de discours teintés d'idéologies urbaines.

Les premières pages permettent de comprendre son positionnement. *La Ville mot à mot* est issu d'un groupe de travail de l'unité mixte de recherche AUSser – Architecture Urbanisme Société : savoirs enseignement recherche –, qui organise en décembre 2017 deux journées d'études visant à rassembler des chercheurs travaillant sur la dimension langagière de la production des formes urbaines. L'ambition est de faire dialoguer les différentes disciplines composant les études urbaines bien connues des auteurs – telles que la sociologie urbaine, l'urbanisme, la géographie, l'histoire, l'architecture ou encore l'ingénierie urbaine –, avec la linguistique de John L. Austin et celle de Paul Ricœur, autour d'un parti pris, celui de considérer la ville et l'urbain en dehors de leur matérialité et de leur réalité concrète, comme un récit particulier sur l'espace.

L'ouvrage s'organise en deux parties. La première, « Configurer l'espace par le langage » (p. 29-118), appréhende les mots de la ville « *en actes*, […] pourrait-on dire, *à l'œuvre* », citation que l'on emprunte à Philippe Boudon (p. 10). Au fil des 5 contributions, l'accent est porté sur le caractère performatif, au sens de J. L. Austin, du langage des politiques, des aménageurs, des urbanistes, des journalistes, des habitants, etc. associés à un territoire. Dans le premier chapitre, « Langage et condition urbaine, entre donner le ton et casser l'ambiance » (p. 31-44), Éric Chauvier et Laurent Devisme analysent méthodiquement certains discours – dont le *bashing*, le *storytelling*, ou encore le rap – et démontrent que ceux-ci sont teintés de puissants récits et d'idéologies politiques qui transforment la représentation de l'espace dans lesquels ils sont exprimés.

Dans le deuxième chapitre intitulé « Quand les mots du marketing *refont* le territoire » (p. 45-66), Frédéric Moulène approfondit cet argumentaire et met en lumière le poids de la « narrativisation » – terme que l'on retrouve sous la plume de Belinda Redondo dans le chapitre « Les mots du tram : vers une nouvelle lexicalité urbaine ? » (p. 83-98) – pour produire un renouveau urbain. F. Moulène examine de quelle manière la nomination du lieu peut aussi bien participer à l'extension des stigmates du territoire, qu'être un levier de politiques locales servant à améliorer l'attractivité dudit territoire. De